

CHARLIE
10 ANS

« Nous ne les oublions pas », a déclaré Emmanuel Macron mardi 7 janvier lors d'une cérémonie d'hommage aux victimes des attentats de janvier 2015.

Durant ces trois jours, 17 personnes ont été tuées par trois terroristes à Charlie Hebdo, à Montrouge et à l'Hyper Cacher.

Dix ans après, les survivants et les proches des personnes décédées restent très marqués par les attentats.



Riss, directeur de la publication de Charlie Hebdo, en octobre 2023. Joël Saget/AFP



Coco, dessinatrice de presse, en décembre 2024. Joël Saget/AFP



Michel Catalano, directeur de l'imprimerie de Dammartin-en-Goële, le 6 janvier. Thomas Samson/AFP

Dix ans après les attentats, des vies en suspens

— En janvier 2015, le terrorisme a tué 17 personnes et dévasté la vie de dizaines de victimes et de proches.

— Dix ans après, les blessures restent profondes. Si certaines victimes ont réussi à aller de l'avant, d'autres restent anéanties par le chagrin.

Dix ans, déjà dix ans. Et la voix qui tremble au bout du téléphone. « J'ai parfois un peu perdu la notion du temps. Je n'ai pas l'impression que cela fait dix ans. Et pourtant, ces dix années, je les sens parfois en moi. Même physiquement. Je sais que je dois m'économiser, faire attention. Parfois, on a le sentiment d'aller mieux. Et puis, d'un coup, on se rend compte qu'on est toujours fragile », confie Michel Catalano (1), cet imprimeur de Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne), qui, le 9 janvier 2015, a passé deux heures avec les frères Kouachi.

Dix ans, déjà dix ans. Et là encore, de l'émotion brute dans le combiné. « Pour moi, c'est comme si c'était hier. Peut-être pour ne pas tomber, je me dis que Clarissa est toujours vivante, là-bas en métropole. Qu'elle va revenir nous voir pour les vacances. Et puis quand arrivent Noël et le mois de janvier, c'est la réalité qui re-

vient », raconte, depuis la Martinique, Wilfried Lemony, le frère de Clarissa Jean-Philippe, la policière de Montrouge tuée le 8 janvier par Amedy Coulibaly.

Dix ans, déjà dix ans. Et ces questions, inévitables, qui brûlent les lèvres : comment vont les victimes aujourd'hui ? Que s'est-il passé, durant cette décennie, dans la vie de ces hommes et ces femmes qui, durant ces trois jours de janvier 2015, ont été frappés par la violence terroriste ? Face à ces questions, c'est bien souvent le silence qui fait office de réponse. « La famille m'a indiqué ne plus souhaiter prendre la parole. Je pense que vous comprenez leur douleur », répond un avocat. Comme beaucoup d'autres. Des victimes aujourd'hui réfugiées dans le silence. Peut-être parce que trop essorées par les sollicitations médiatiques ou les commémorations. Ou, peut-être, tout simplement, parce qu'elles ont le sentiment d'avoir déjà tout dit, tout raconté. Et la conviction que la vie après un attentat reste une affaire intime, privée.

Pour avoir des nouvelles des victimes d'un attentat, les procès restent toujours un moment privilégié. Parce que nombre d'entre elles viennent raconter à la justice ce que, parfois, elles n'ont jamais dit à personne. De nombreuses parties civiles ont ainsi témoigné fin 2020 lors du procès des attentats de janvier 2015. L'audience avait alors

« Une fille de 11 ans et un garçon de 6 ans, ils ne pensent pas que leur mère, quand elle part le matin pour aller faire des dessins, peut ne pas rentrer le soir. »

Coco

permis de constater que, malgré les cinq années écoulées, l'onde de choc terroriste est un poison qui se distille dans le temps. Longtemps, très longtemps. À la barre, ce fut un défilé de mots racontant des vies en morceaux, des familles anéanties par le chagrin.

Dix ans plus tard, c'est un autre procès qui a permis de savoir comment allaient les survivants de Charlie. C'était le 27 septembre devant la cour d'assises spéciale de Paris qui jugeait alors Peter Cherif, un ami d'enfance de Chérif Kouachi (2). À l'audience, Riss, le directeur de la publication de Charlie, lui-même gravement blessé dans l'attentat, a parlé de sa vie aujourd'hui, dans un journal « bunkérisé » et sous protection policière permanente. « Après l'attentat, tout le

monde savait où j'habitais. Un individu avait pris des photos de mon appartement. J'ai aussi appris que des fichés S avaient essayé d'entrer dans le parking de mon immeuble », a raconté le journaliste qui a dû déménager avec sa compagne et aller vivre à une adresse inconnue de tous. « On ne reçoit personne chez nous. Quand on voit des gens, c'est toujours à l'extérieur. »

C'est ensuite Coco qui est venue à la barre. « C'était des lâches, des mecs petits, planqués derrière de grandes kalachnikovs », a lancé la dessinatrice à propos des frères Kouachi qui, ce 7 janvier, l'ont obligée, sous la menace de leurs armes à feu, à ouvrir la porte sécurisée du journal. Elle a dit que, depuis dix ans, les deux terroristes

« s'invitent » encore souvent dans son esprit. Dans ces nuits où le sommeil ne vient pas. Dans ces moments aussi, où elle continue de dessiner pour Charlie ou pour Libération. Une vie de dessinatrice, elle aussi, sous surveillance policière. « J'ai deux enfants et je ne leur ai jamais parlé de ce qui s'est passé. Je ne leur ai pas dit non plus que je suis sous protection. J'ai peur que cela génère des craintes chez eux. Une fille de 11 ans et un garçon de 6 ans, ils ne pensent pas que leur mère, quand elle part le matin pour aller faire des dessins, peut ne pas rentrer le soir. »

Après Coco, c'est Louisa Ourrad qui a livré son témoignage. La fille de Mustapha Ourrad, correcteur-relecteur à Charlie tué lors de l'attaque. ●●●

repères

Les 17 victimes des attentats de janvier 2015

Le 7 janvier, Charlie Hebdo : Chérif et Saïd Kouachi tuent d'abord Frédéric Boisseau, un agent de maintenance.

Puis à l'intérieur du journal, ils assassinent le policier Franck Brinsolaro, cinq dessinateurs, Cabu, Wolinski, Charb, Tignous, Honoré, l'économiste Bernard Maris, la psychiatre Elsa Cayat, le correcteur Mustapha Ourrad et Michel Renaud, le fondateur

d'un festival de voyage à Clermont-Ferrand. Quelques minutes plus tard, c'est le policier Ahmed Merabet qui tombe sous leurs balles.

Le 8 janvier, Montrouge : Amedy Coulibaly tue Clarissa Jean-Philippe, policière municipale.

Le 9 janvier, Hyper Cacher : dans ce magasin de la porte de Vincennes, Amedy Coulibaly fait quatre victimes : un employé, Yohan Cohen, et trois clients, Yoav Hattab, Philippe Braham et François-Michel Saada.

●●● Comme elle l'avait fait de manière lumineuse au procès de 2020, elle a parlé de ce père kabyle, « amoureux » des mots et de littérature française. Louisa Ourrad a aussi raconté cet infini chagrin, toujours à vif dix ans après. « Mon frère et moi avions 17 et 21 ans quand on nous a pris notre père. On ne s'en est pas remis et on ne s'en remettra jamais. »

Et puis, la cour d'assises a entendu Simon Fieschi, l'ancien webmaster de Charlie, grièvement blessé lors de l'attentat. Ce jour-là, le quadragénaire, aux allures de jeune homme et à l'humour pince-sans-rire, est venu dans le prétoire, toujours aidé d'une béquille mais en marchant. Debout. Comme au procès de 2020, où il avait figé l'assistance en racontant les dégâts que peuvent faire des balles de kalachnikovs sur un corps humain. Le 17 octobre dernier, Simon Fieschi a été retrouvé mort dans une chambre d'hôtel à Paris. À ce jour, les circonstances de son décès n'ont toujours pas été établies. Mais c'est comme si, dix ans après, la malédiction djihadiste continuait son œuvre mortifère.

La vie d'après. Jean Sébastien B. accepte, lui, d'en parler. En janvier 2015, il était policier à la brigade anti-criminalité (BAC) du 11^e arrondissement de Paris. Avec deux collègues, il est arrivé devant les locaux de Charlie très peu de temps avant que ne sortent les frères Kouachi. « Ils nous ont tout de suite tiré dessus avec leurs armes de guerre. On a essayé de riposter mais on n'était pas à armes égales. Avec mon petit pistolet 9 mm, j'avais l'impression de leur lancer des petits cailloux », raconte Jean-Sébastien B. qui, comme les autres policiers présents, n'a pas pu empêcher les frères Kouachi de prendre la fuite et de tuer lâchement leur collègue Ahmed Merabet. « Dans les semaines qui ont suivi, il a fallu vivre avec cela. Je sais qu'on ne pouvait pas faire grand-chose face à des individus aussi lourdement armés. Mais encore

aujourd'hui, j'ai en moi un sentiment d'impuissance et de culpabilité. Je me dis que si on était arrivé à stopper les Kouachi à la sortie, ils n'auraient pas tué Ahmed. »

Aujourd'hui, Jean-Sébastien B. est toujours policier à la BAC mais en province. « J'avais besoin d'un cadre de vie plus serein, loin de Paris », confie le fonctionnaire qui, à un moment, a consulté un médecin. « Mais mon meilleur "psy" a été ma femme. Elle aussi est fonctionnaire de police. Il y a quelques années, elle a vécu une attaque au couteau. Elle aussi a été confrontée à ce sentiment de mort imminente. Elle a compris ce que j'ai pu ressentir ce 7 janvier et c'est grâce à elle que j'ai pu parler de ce que je ressentais. »

La vie d'après. « Une longue reconstruction », dit Michel Catalano qui n'a rouvert son imprimerie que fin septembre 2016. « Cela n'a pas été simple. Il y a des clients, avec lesquels je travaillais depuis longtemps, qui ne sont jamais revenus. Un attentat, c'est un peu comme

une maladie grave. Il y a des gens que cela éloigne. Comme si le malheur était quelque chose qui se transmettait », constate Michel Catalano. Mais, heureusement, l'imprimeur a aussi vu arriver de nouveaux clients avec une démarche presque militante. « Des gens que je ne connaissais pas mais qui m'ont dit : on va travailler avec vous, pour vous aider à repartir. »

Des gestes de solidarité précieux dans ce combat pour remettre son entreprise debout. Sa vie personnelle, Michel Catalano en parle aussi avec franchise. « Pendant des années, il m'est arrivé de me mettre à pleurer tout seul, sans raison apparente. Aujourd'hui, cela va mieux. J'ai réussi à réapprendre à rire. Mais j'ai conscience que rien n'est complètement redevenu comme avant. » Comme Jean-Sébastien B., Michel Catalano revoit régulièrement d'autres victimes de janvier 2015. « On s'embrasse, on s'étreint, on se fait du bien », dit l'imprimeur. « C'est comme une petite famille », ajoute le policier.

Ces gestes de solidarité, de soutien, Marie-Louisa, la mère de Clarissa Jean-Philippe, en a aussi reçu beaucoup durant dix années. « On allait souvent lui rendre visite chez elle. À Noël, c'est elle qui nous invitait à chanter dans sa maison. On voyait qu'elle faisait des efforts pour recommencer à vivre. Mais on la sentait souvent absente », ra-

« Un attentat, c'est un peu comme une maladie grave. Il y a des gens que cela éloigne. Comme si le malheur était quelque chose qui se transmettait. »

Michel Catalano

conte Bruno Nestor Azerot, le maire de la commune de Sainte-Marie, en Martinique, où Marie-Louisa Jean-Philippe est décédée en novembre dernier, à 58 ans. « Elle était malade, mais aussi épuisée par le chagrin », dit son fils Wilfried. Au procès de 2020, cette mère était venue parler avec force de sa fille. « On l'appelait la petite gazelle », avait-elle confié en parlant de sa vitesse, sur les pistes d'athlétisme quand elle était jeune. « Pendant ces dix années, ma mère a vécu dans le souvenir de Clarissa. Elle avait transformé l'intérieur de sa maison en un lieu de mémoire. Il y avait des bougies et, partout, des photos de ma sœur », confie Wilfried Lemony.

Charlie, Montrouge et l'Hyper Cacher, ce magasin juif où Amedy Coulibaly est venu commettre un attentat antisémite. À l'intérieur du magasin, le terroriste avait alors dit aux otages : « Vous êtes les deux choses que je déteste le plus au monde : vous êtes juifs et français. » C'est ce qu'avait confié au

procès de 2020 Zarie Sibony, une des deux caissières de l'Hyper Cacher. Dans un témoignage bouleversant, elle avait alors raconté les quatre heures passées sous la menace d'Amedy Coulibaly. À tout moment, persuadée qu'elle ne sortirait pas vivante du magasin.

Aujourd'hui, Zarie Sibony ne veut plus parler. Elle vit toujours en Israël, pays qu'elle a rejoint après les attentats, tout comme Andréa, l'autre caissière de l'Hyper Cacher. « Elles ont vécu une scène de guerre dans un pays en paix. Et elles ont voulu trouver la paix dans un pays en guerre », dit leur avocat M^e Élie Korchia, par ailleurs président du Consistoire de France. « Je pense qu'elles y sont parvenues. Cela été long et difficile mais elles ont réussi à surmonter le traumatisme des attentats », ajoute-il. Toutes les deux travaillent dans le « domaine paramédical » auprès de personnes malades ou handicapées. « Elles ont choisi de continuer à aller de l'avant en choisissant d'aider les autres, dit M^e Korchia. Pour les connaître un peu, c'est tout sauf un hasard. »

Pierre Bienvault

(1) L'imprimeur de Dammartin, Le Cherche Midi, 19,90 €.

(2) Soupçonné d'avoir participé à la préparation de l'attaque contre Charlie, Peter Cherif a été condamné à la perpétuité.

sur la-croix.com

Dix ans après l'attentat contre Charlie Hebdo, Pascal Charrier, journaliste à La Croix, revient en podcast sur le reportage qu'il avait réalisé aux Ulis, une ville d'Île-de-France, où le mouvement « Je suis Charlie » avait trouvé peu d'écho auprès des habitants.



Plaque commémorative en hommage à Clarissa Jean-Philippe, à Montrouge, le 4 janvier. Magali Cohen/Hans Lucas via AFP